

La Laboureur

Le soleil, ce gros cercle parfait, roulait d'un bord à l'autre du ciel, prenant pour cela tout son temps – c'est-à-dire la durée d'une journée. Les cieux ondulaient sous le ballonnement des nuées. On les voyait se découper sur des lueurs couleur de flamme ou émerger du fond de l'azur avec des dos pelucheux ou floconneux. Parfois le soleil retombait sur la terre, sautant de nuage en nuage, marchant vers nous avec des bottes de lumières à travers champs. Il lançait fréquemment ses rayons sur les collines rondes qui, de suite, sortaient de la nuit avec leurs faces forestières et leurs arbres verts profonds. Plus loin, il sautait hors de l'eau pour dérapier sur l'onde. Entre les bosquets et les coteaux, le long des talus, sa lumière dansait dans les ornières démêlant le haut des saules et se mêlant aux cris des oiseaux. Les monts, sous l'astre, s'allumèrent un à un et soudain embrasés semblèrent porter à eux seuls le poids du ciel. Ce grand ciel si pur en train de s'appliquer sur chaque vitre qui le reflétait autant que l'eau.

C'était le pays de Flandre, un coin si personnel en ses rythmes, talonné par le grand courant des nues.

La route se plaignait de l'ombre, pour luire de-ci de-là, et flamber soudain, lançant de longs reflets rouges. Près du petit bois, un âne se mit à braire et ferma un seul œil, comme si sa face gauche s'endormait tandis que l'autre regardait au loin. Les chiens aboyaient. Jamais comme en cette année, il n'y eut autant de taupes et de petits rongeurs en train d'agrandir des tunnels avec leurs pattes-nageoires, pour transformer la terre en farine grumeleuse au cœur des plantations, au grand dam des fermiers.

Mais la chose la plus incroyable de l'extrême bout du Nord, de ce Nord de la France, était de voir l'agriculteur au volant de son tracteur, traçant ses sillons entourés de centaines de volatiles, des centaines et des centaines de mouettes! Cela vous coupait le souffle car elles s'abattaient sur l'homme, faisant fumer la terre, tout comme la fumée d'un brasier dans le souffle du jour. Mais y a-t-il des mots humains pour dire la broderie du monde ou la splendeur de cette lumière qui inspira les peintres flamands ?

Face aux oiseaux affamés, je me disais : le jour où l'homme sèmera, combien restera-t-il de graines ? Ou, alors, mettra-t-il en route ces fameux pétards qui résonnent de nuit comme de jour, pour chasser les intrus ? Et comment se défendre puisqu'ils sont si nombreux ?

La vision était saisissante ! Pour moi, la charge des mouettes reste une des plus belles photos du monde !

Formant coupole autour de l'homme, il y avait le ciel. Lui, tel un roi assis sur le trône de sa machine agricole, fendait l'azur, roulant vers l'horizon. Sous lui, la terre aux souches arrachées, aux sillons ouverts dans le balancement de ses socs, semblait agoniser... Dans la poussière disséminée du sol, la blancheur éblouissante des ailes d'oiseaux, recouvrait l'homme tel des archanges autour du trône céleste, venus là pour la liturgie terre-ciel, transformant sans cesse l'épaisse poussière en une blancheur aux mille éclats, toute lustrée de cristal par la neige de leurs

envols.

Oh, ce spectacle ! Je vous assure, c'est grandiose ! La machine avance, entourée de centaines d'ailes sur une surface terrestre qui ne cesse de s'agrandir. Si en plus le soleil s'attarde sur eux, alors ce ne sont plus des mouettes mais de la neige d'en haut qui semble allumer les braises d'un glacier en mouvance au sein des sillons ! En vérité, ce spectacle vous coupe le souffle ! J'aimerais parler à l'homme du tracteur, mais, loin dans son champ, dans le bouleversement des nombreux battements d'ailes qui l'accompagnent, il semble ne plus être de ce monde. En final, on se demande si ce n'est pas le tracteur qui bat des ailes traversant les sillons, comme Pégase le cheval ailé. Oui ce tracteur a des centaines d'ailes qui battent et l'entraînent au large vers l'espace intersidéral, vers les diamants et le lapis-lazuli d'en haut, vers le soleil géant qui clôture l'infini.

Si vous saviez comme tout cela ajoute à la beauté de la terre ! A ses manifestations de vie et à ses inventions fertiles. Il y avait là plus que de l'art... une méditation qui remplissait le cœur de l'homme et l'avertissait : chaque fois que tu cherches à t'élever, à grandir, à dominer, la nature t'oblige à un dépassement constant qui ouvre ton intelligence à une ascension qui rejoint le mystère de l'arbre contenu dans la graine. Tu veux de l'efficacité et du rendement au nom d'avantages personnels, mais ce faisant, tu brises le vase du trésor commun et les oiseaux et la biodiversité réclament leur dû. Agriculteur, vois, tu es un grand laboureur, et cependant, quelle que soit la puissance des machines, la nature en un clin d'œil vient t'avertir d'un nouvel état, d'un nouvel ajustement où elle te dit : *je suis là et c'est un échange*. Si tu n'accomplis pas ce partage, je ne désarmerai pas. Mais de toute façon, tu n'échapperas pas à ce réseau de liens avec le monde créé ni au goût mystérieux que c'est en lui que tu deviens, lui qui jette au vent les semences du ciel et toi qui jettes en terre ce qui doit produire « cent pour un ».

Chaque homme forme un projet et se hâte. Il franchit les rapides de la multitude des heures qui le broient. Ce faisant, il oublie qu'il appartient à une matière vivante qui lui nourrit l'esprit bien au delà du corps, l'arrachant sans cesse au temps terrestre. Une vie qui veut le nourrir de larmes, de rires et d'Esprit Saint, le sortant sans cesse de sa propre mort ou de ce qui le détruit, en vue de le porter vers son miracle véritable, celui, sans frontières, **où il devient voyageur des pôles essentiels de sa vie, qui sont les lignes de force qui le construisent**. Si souvent, les yeux fixés sur les sillons, les mains noires de la graisse du tracteur, assis non comme un pilote de formule 1, mais entre les murs du ciel et le plancher de la plaine, le fermier vit un décollage qui n'est pas de ce monde. La croupe ronde des monts l'enserme, la ligne du sol et le ciel bleu. Ses yeux rivés à la terre soupèsent le champ. Soudain, l'homme se tient en dehors de tout, dans un monde en formation, et sans cesse renouvelé par le mouvement solaire et le ventre de la terre. Tour à tour pétri par le soleil, pétri de l'évidence de ses sillons de plus en plus droits, le voilà pénétré de la fuite de la vie et de l'infini, dans la richesse de creuser le sol en une merveilleuse ligne droite riant de l'humble victoire ! Oui, assis sur son tracteur, il était bien en dehors du temps, roulant non dans un champ, mais voyageant aux confins du monde là où le soleil chavire, lourd de secrets informulables...

Françoise Burtz

21 novembre 2009